

être quatre ou cinq mille à la Maison du Combattant. Elle se rappela la dernière parole du petit frère de Bébé-Hollandais : « Quand ces choses-là se passent en Afrique du Sud, nous aboyons. Quand elles se passent chez nous-mêmes, la radio nationale... » Il était tombé. Les balles qui avaient creusé son front devaient tuer Chaidana.

Le taxi s'était arrêté, Chaidana n'en bougea pas.

— C'est ici madame, dit le chauffeur.

— Oui, monsieur, c'est ici.

— Où est-elle ? rugissait le Guide Providentiel en piquant de sa fourchette la gorge du docteur.

C'était le dimanche soir, jour où le Guide Providentiel mangeait saignante la viande des Quatre Saisons. On y ajoutait de l'huile, du vinaigre et trois doses d'un alcool local sophistiqué. En temps normal, le guide aurait roté plusieurs fois, il se serait sérieusement léché les doigts avant de prononcer l'éternel bout de phrase : « *Le kampechianata*¹, ça vous ajoute un peu de chair dans la chair. »

— Où est-elle ?

Un faible vrombissement arrivait dans les oreilles mortes du docteur. Mais comment sortir un mot de cette gorge creusée et pimentée ? L'homme pensait à ce bon vieux temps où le prédécesseur du Guide Providentiel, le président Oscar de Chiaboulata l'avait fait ministre de la Santé publique. C'était cette époque amusante où lui ne savait pas comment ça se passe.

1. Nom que le guide donnait à son plat de viande crue.

Il avait été servi par la belle curiosité tribale. Rapidement, son ami Chavouala de l'Éducation nationale, lui apprit à tirer les trente-huit ficelles d'un ministère. « Ta situation est payante. Tu dois savoir te débrouiller... »

Les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs. Ne pas faire comme tout le monde c'est la preuve qu'on est crétin. « ... Tu verras : les trucs ne sont pas nombreux pour faire de toi un homme riche, respecté, craint. Car, en fait, dans le système où nous sommes, si on n'est pas craint, on n'est rien. Et dans tout ça, le plus simple c'est le pognon. Le pognon vient de là-haut. Tu n'as qu'à bien ouvrir les mains. D'abord tu te fabriques des marchés : médicaments, constructions, équipement, missions. Un ministre est formé — tu dois savoir cette règle du jeu —, un ministre est formé de vingt pour cent des dépenses de son ministère. Si tu as de la poigne, tu peux fatiguer le chiffre à trente, voire quarante pour cent. Comme tu es à la Santé, commence par le petit coup de la peinture. Tu choisis une couleur heureuse, tu sors un décret : la peinture blanche pour tous les locaux sanitaires. Tu y verses des millions. Tu mets ta main entre les millions et la peinture pour retenir les vingt pour cent. Puis tu viendras aux réparations : là c'est toujours coûteux pour une jeune nation et les chiffres sont faciles à fatiguer. Tu passeras aux cartes, aux tableaux publicitaires : par exemple, tu écris dans tout le pays que le moustique est un ennemi du peuple.

Tu y mettras facilement huit cents millions. Si tu as une main agile, tu... »

— Où est-elle ?

La fourchette avait crevé la peau à un nouvel endroit. Le docteur eut un petit mouvement, la langue bougea, mais aucun mot plus lourd que le vent n'en sortit.

Il aurait voulu dire un mot, un seul avant de mourir — mais tous les mots avaient durci dans sa gorge, tous les mots crevaient à fleur de salive. Cette salive déjà pimentée, déjà solide, déjà rouge mort. Le rouge vivant était sur les quatre tiges palmées de la fourchette excellente. « ... Le travail d'un bon ministre, c'est d'être constamment en mission. Comment j'ai réussi, moi ? Moi qui suis venu en poste avec des bulletins nuls et deux cent mille rouges. Tu connaissais mon compte : deux cent mille trois cent soixante-sept francs rouges. Moi qui ne vivais plus que de francs rouges. Tu connaissais mes difficultés quand le cousin Bertanio est parti de la Banque du Peuple pour le Développement, quand ils ont donné sa place à Belampire. Quand j'ai failli me suicider, quand j'ai compris que même le suicide, c'est pour les courageux, pas pour nous les lâches. Mais j'ai quand même percé. Question d'audace et de foi. Par exemple, un jour, un type vient me proposer un manuel à mettre au programme des lycées et collèges. Un vrai travail de cochon : un roman écrit par son cousin et où il y avait des odeurs révolutionnaires. Il offrait trois pour cent. J'ai tiré le chiffre à huit pour cent. Le mec n'y perdait rien puisque,

étant ministre de la Culture, il avait fait éditer le roman de son cousin avec l'argent des Affaires culturelles. Huit pour cent contre une simple signature. J'ai patronné le marché de la construction scolaire. Tu peux en faire autant pour les centres médico-sociaux ; il faut construire et nous construisons toujours, parce que cette activité-là paye bien son ministre. Enfin, ose, et tu verras comment les petits ruisseaux font de grandes rivières. »

En quatre ans, les petits ruisseaux avaient fait des fleuves. Le docteur commençait à parler des petits ruisseaux qui peuvent faire des mers. Le docteur Tchi, comme on l'appelait à l'époque, mena la vie des VVVF¹ qu'on appelait la vie avec trois V. Il construisit quatre villas, acheta une voiture à huit belles filles. Il construisit la maison pour deux maîtresses : c'était l'époque où les femmes s'appelaient bureaux et où l'on parlait sans gêne d'un neuvième ou dixième bureau. Il vécut une vie vraiment ministérielle.

— Où est-elle ?

On l'avait emmené à poil devant le Guide Providentiel qui n'eut aucun mal à lui sectionner le « Monsieur » pour le mettre en tenue d'accusé, comme on aimait dire ici. Beaucoup de ses orteils étaient restés dans la chambre de torture, il avait d'audacieux lambeaux à la place des lèvres et, à celle des oreilles deux vastes parenthèses de sang mort, les yeux avaient disparu dans le boursoufflement excessif du visage, laissant deux

1. Villas, voitures, vins, femmes.

rayons de lumière noire dans deux grands trous d'ombre. On se demandait comment une vie pouvait s'entêter à rester au fond d'une épave que même la forme humaine avait fui. Mais la vie des autres est dure. La vie des autres est têtue.

— Où est-elle ? tu vas le dire ou bien je te mangerai cru.

Le docteur pensa à ce jour de mai où son père se tua en lui laissant une phrase dans les oreilles : « J'ai assez d'arguments pour tuer la vie. » Il voulait et avait essayé de la hair, mais la haine, c'est finalement trop vaste pour un père que vous avez surpris en flagrant délit de peur. La solitude. La solitude. La plus grande réalité de l'homme c'est la solitude. Quoi qu'on fasse. Simulacres sociaux. Simulacres d'amour. Duperie. Tu es seul en toi. Tu viens seul, tu bouges seul, tu iras seul, et...

— Où est-elle ?

Même cette voix qui demande est une forme de solitude. C'est bien fait d'ailleurs : tu n'existerais pas autrement. Seul dans cette nudité qu'on éparpille. Et quand ça te fait peur, tu montes frapper à tous les corps, à tous les autres, pour réveiller le simulacre. Toute vérité tue.

— Ou bien je te casse les côtes.

La fourchette avait touché l'os, le docteur sentit la douleur s'allumer puis s'éteindre, puis s'allumer, puis s'éteindre. La fourchette s'enfonça dans les côtes, inscrivant la même onde de douleur.

— Où est-elle ?

Tu es seul. Tu es seul. Seul au monde. Laisse leur simulacre. Tu n'appartiens à personne d'autre que toi. Oui. Le corps est une traïtrise : il vous vend à l'extérieur, il vous met à la disposition des autres. Tout le reste se défend bien.

Le meeting s'était terminé en queue de tortue pour la simple raison qu'il avait commencé en queue de poisson. Au moment où les éléments de la milicè mettaient les présences sur les cartes de fidélité en attendant l'arrivée du Guide Providentiel, la foule avait cru entrevoir Martial sur le podium. La blessure au front saignait sous le tampon de gaze, sur sa poitrine pendait la croix du prophète Mouzediba, tout le monde eut la gorge morte pendant un instant. Après un long murmure qui permit aux assistants de confirmer leur vision, la foule explosa en délicieux délire. En plusieurs régions de la multitude monta le chant de la résurrection du prophète. L'armée dut intervenir. On avait dû abattre cinq jeunes cons qui avaient crié « à bas la dictature ». Trois autres cons avaient été abattus pour un délit plus grave : ils avaient crié « Vive Martial ! ». Mais la tension était restée forte. Les chrétiens disaient avoir vu Martial aux côtés du chevelu de Nazareth. « C'est le Jugement. C'est le Jugement », clamait çà et là une voix dans la multitude de ces gens qui, tout compte fait, n'étaient plus dans la vie que pour attendre le Jugement. Même les grands matérialistes avaient fini par souhaiter le Jugement :

— On n'a plus qu'une issue : le Jugement, avait déclaré ultimement le ministre de la Défense fusillé

quelques jours auparavant pour haute trahison. On finira mal s'il n'y a pas de Jugement.

— Il n'y a personne à juger à part les cons comme vous, avait répondu le lieutenant chargé de l'exécution.

Peu avant l'arrivée du Guide Providentiel la foule s'était à nouveau agitée, avec la police qui essayait de mettre la main sur un jeune homme qui avait crié « A bas les flics et la flicaille ! » et qui se faufilait maintenant dans la multitude. Pour éviter de trop longues perturbations, on avait pêché une tête au hasard des mains, dans la région de la foule d'où les mots étaient sortis, on l'emmena sous une tornade de coups de crosses — un sang frais s'échappait des mains des policiers. Mais bientôt une voix s'était élevée plus haute dans une autre région de la foule : « Lâchez-le, bande de cons. C'est pas lui, c'est moi. » Il y eut tellement de « c'est pas lui, c'est moi », que les policiers durent se contenter de leur première proie. Un semblant d'ordre était rétabli dans la foule et le directeur central des Affaires protocolaires arrangea la venue du guide qui arriva au milieu d'une forêt de fusils. L'homme fut applaudi comme un but de championnat par certaines régions de la foule. Le Guide Providentiel monta sur le podium, quatre couronnes de fusils s'étaient refermées sur lui, si bien que la grande foule l'entendait sans le voir. Le discours commença comme d'habitude, avec le guide criant tout haut, le poing tendu vers le ciel :

— Nous voulons reprendre !

Et la foule de répondre :

- L'homme à zéro !
- Reprendre !
- L'Histoire à zéro !
- Reprendre !
- Le monde à zéro !

Le Guide Providentiel parla de l'unité « à ce moment difficile de la déshumanisation générale des humains », de la révolution « devenue une nécessité inconditionnelle à la survie des Noirs en particulier et des pauvres en général », du manque de « cohésion dans les rangs pour une action populaire et la lutte contre la misère et le sous-équipement matériel ».

A ce moment, la foule avait cru revoir Martial bousculant le guide jusqu'au bas du podium et prendre sa place. Elle attendit qu'il parlât, mais Martial n'en fit rien. Le désordre fut tel que les policiers durent ouvrir le feu sur la multitude changée en ouragan d'injures, de cris, de vociférations, de « merde », de « je suis touché », où les éclairs de sang précédaient les tonnerres des « bande de cons », des « bâtards des bâtards », des « vous ne m'avez pas tué ». Il y eut l'averse des appels en boulets de noms lancés jusqu'au ciel. Des banderoles apparurent dans la marée des corps fuyants, au milieu de grands nuages de têtes entières ou fragmentées. On lisait : « Vive Martial ! — A bas les voleurs de bétail ! — Nos vies s'appellent liberté. » Mais personne ne lisait plus, tout le monde fuyait, les vivants, les morts, les près-de-mourir, les va-pas-s'en-tirer, les entiers, les moitiés, les membres, les morceaux,

que la rafale continuait à poursuivre. Des régions humaines fuyantes criaient « Vive Martial » et leur marée était inhumaine. Ces régions tombaient, se relevaient, couraient, tournaient, laissant des lambeaux de viande exsangue. Là-bas, la rafale tirait toujours. Et bientôt des chars marchèrent à la poursuite de cette vase de viande fuyante. Pendant trois jours et trois nuits, la ville avait été cette chose qui bouge, inhumaine. Le quatrième jour était celui du ramassage. Chaïdana, douzième étage de l'hôtel *La Vie et Demie* regardait le spectacle du ramassage et se rappela une phrase de Martial : « L'indépendance, ça n'est pas costaud costaud. » Le Guide Providentiel s'était enfermé dans sa chambre en attendant que la ville lui fût rendue, comme d'habitude, par ses fidèles. Le soir du quatrième jour, les nouvelles avaient été bonnes et le lieutenant était venu avec un plus amer « voici l'homme ». C'était ainsi que le Guide Providentiel déversait ses trois jours de colère qu'il avait personnellement réservés à la fille de Martial sur le docteur Tchi, qu'on avait arrêté à son domicile principal, villa des Trois-Sourds.

— Où est-elle ?

Le guide rugissait comme deux lions. La fourchette brillait dans la main gauche, elle passerait bientôt dans la main droite, quand la sentence serait prononcée. Bien que déjà hors de la vie, le docteur reconnaissant la fourchette excellente pour avoir maintes fois assisté aux exécutions entre deux bouchées de viande vendue aux Quatre Saisons, un semblant de voix sortit de

la gorge pillée en syllabes mourantes, maintenant que la fourchette passait dans la main droite :

— Non ! pas cette mort, Excellence ! Pas celle-là !
Le Guide Providentiel forgea un rire sarcastique malgré sa grande colère.

— C'est la mort des traîtres, docteur. Il n'y en a pas deux. Un traître doit mourir comme un traître.

Le lendemain matin, la radio nationale annonça que le docteur Tchitchialia, l'ancien ministre de l'Éducation nationale, ancien président de l'Assemblée des élus du peuple, ancien ministre des Affaires extérieures, ancien chef du gouvernement, avait trahi la cause et les aspirations nationales du peuple et qu'il avait reçu le châtimement réservé aux ennemis du peuple et de sa cause. Chaïdana avait écouté, juste par hasard, alors qu'elle prenait son petit déjeuner. Elle avait entendu son intérieur se briser comme un os dans la gueule d'un chien, avait bêtement répété la phrase de son père : « L'indépendance, ça n'est pas costaud costaud. » De nouveau, elle avait essayé d'effacer les maudites inscriptions au noir de Martial, mais en vain, elle se dénuda devant le grand miroir de la salle de bains, se regarda longuement tout le corps, c'était un corps parfaitement céleste, avec des allures et des formes systématiques et carnassières, des rondeurs folles, qui semblaient se prolonger jusque dans le vide en cuisante crue d'électricité charnelle, elle avait le sourire cief des filles de la région côtière, les hanches fournies, puissantes, délivrantes, le cul essentiel et envoûtant,

puis son regard s'arrêta sur ses lèvres — elle les avait garnies, provocantes, appelantes.

Elle se rappela vaguement cette époque où elle avait quatorze ans et où tout le quartier l'appelait déjà la fille de Dieu.

— Le corps est absurde, dit-elle en se rhabillant. Le corps est un vilain combat, une vilaine bagarre.

Elle descendit au bar pour boire un grand quelque chose et remonta se coucher. L'hôtel recevait en plein visage le souffle du fleuve et les senteurs de l'autre rive. L'hymne des grenouilles continua jusqu'aux dernières heures de la matinée et Chaïdana l'écoula comme la seule musique digne de son corps. Vers onze heures, elle se leva.

— C'est son sang. C'est sa viande : qu'il me les retire de cette vilaine manière.

Le lendemain Chaïdana quitta l'hôtel et alla habiter rue des Anciens-Combattants, dans le quartier le plus pauvre de Yourma. Le propriétaire demanda quatre mille pour une case de cinq pièces, une caution de location de douze mille. C'est en payant le propriétaire qu'elle remarqua dans le lot d'argent que le docteur lui avait donné le chèque chiffré à quatre-vingt-sept millions.

— On dirait qu'ici tout le monde sait. On dirait que finalement tout le monde connaît la date, dit-elle. La date, l'heure et comment.

Cette nuit-là, la deuxième qu'elle passait dans la maison à louer, Chaïdana s'endormit plus tôt que de coutume. Elle rêva du docteur qu'on déchirait comme

une véritable feuille de viande jetée à une meute de chiens, son sang giclait comme une lumière aveuglante aux visages de ceux qui le déchiraient et Martial lui tendait une flamme de noms gigantesques. Quand elle se réveilla, Chaïdana vit des lettres au noir de Martial sur la paume de son autre main : « Il faut partir. » Elle crut pouvoir faire disparaître les écrits dès la première touche, mais elle eut beau se rincer la paume, les écrits résistèrent formellement à ses intentions.

— Je reste. C'est son sang : qu'il me le retire de cette maudite manière. Que je le lui rende intact de cette seule manière.

Elle acheta de la peinture noire pour trois millions, engagea un gérant avec fausse mission de revendre la peinture, en réalité elle organisa une véritable campagne d'écritures. Elle recruta trois mille garçons chargés d'écrire pour la nuit de Noël à toutes les portes de Yourma la célèbre phrase de son père : « Je ne veux pas mourir cette mort. » Le beau bataillon de pistolettographes avait fonctionné à merveille : ils avaient pu écrire la phrase jusqu'au troisième portail des murs du palais excellentiel. Certains d'entre eux, les plus audacieux sans doute, avaient réussi à écrire la phrase sur le corps de quelques responsables militaires tels que le général Yang, le colonel Obaltana, le lieutenant-colonel Fursia et bien d'autres. Amedandio disait avoir écrit la phrase sur mille quatre-vingt-dix uniformes.

Pendant ce Noël où la ville buvait et dansait, les pistolettographes se battaient pour mettre la phrase de Martial partout. Et Amedandio proclamait une obscure

« prochaine fois le feu » en déclarant qu'il écrirait la phrase sur le cul du Guide Providentiel.

— Celui-là, il faut qu'on le traîne nu dans toute la ville, il faut qu'on lui attache un grelot, qu'il sonne sa propre honte. Ce jour-là seulement j'aurai rendu ce sale sang de chien à qui me l'a tendu.

La réaction du Guide Providentiel fut des plus systématiques, on arrêta tous ceux qui pouvaient avoir de la peinture noire chez eux, et le noir fut décrété couleur de Martial, tous les citoyens furent sommés de faire disparaître tout ce qui avait la couleur de Martial à part leurs cheveux et leur peau pour ceux qui l'avaient sombre, les vendeurs de charbon furent sommés d'arrêter leur commerce, les gens en deuil furent déshabillés en pleine rue. La guerre contre le noir de Martial s'étendit à tout le pays en quelques heures. Il y eut un grand carnage dans le quartier de Chaïdana du fait qu'on y avait trouvé de véritables gisements de noir de Martial. C'était d'ailleurs un quartier qui depuis toujours avait eu la mauvaise réputation d'appartenir à la tribu des Kha. Les Kha étaient reconnus peu favorables au Guide Providentiel. L'armée dut faire d'une pierre deux coups : les chars n'eurent aucun mal à marcher sur le pisé humain de Moando ; quelques jours après le passage des chars, Moando était devenu le quartier des mouches et des chiens. Il n'y eut aucun ramassage puisque les chars étaient passés au petit matin et avaient fait une boue inhumaine de tous les habitants.

— Où est-elle ?

— Pas cette mort, Excellence ! je vous en prie.

On ne savait même plus ce qui parlait en cette viande saignée. Mais ça parlait. Faiblement. Et le Guide Providentiel piquait les endroits qui parlaient. Le sang est un liquide emmerdant : il salit les carreaux.

— Où est-elle ?

Chaidana était retournée à l'hôtel *La Vie et Demie*, elle avait prolongé de quatre ans la location de la chambre 38. « Je suis un produit de leur main : je les aurai tous. »

Chaidana était allée au bureau du ministre de l'Intérieur chargé de la sécurité de Yourma, elle avait demandé et obtenu une audience facile à cause des instructions précises et formelles que Son Excellence avait données à son secrétaire particulier concernant les très belles femmes en dessous de vingt-cinq ans. Chaidana très belle femme introduite chez Son Excellence dans ces conditions-là assurait au citoyen secrétaire une belle prime de rendement.

A la vue de Chaidana, le ministre était allé faire un signe du doigt au secrétaire en pensant à la prime, il avait roulé une salive appétissante dans toute sa bouche avant de l'avalier bruyamment et s'était longuement frotté les mains à la manière du mâle qui ne prend pas ses femelles par quatre chemins.

— Que faisons-nous pour mademoiselle ?

Le ministre appelait toutes les femmes (même sa propre femme) mademoiselle pour éviter les complications. Chaidana eut un large sourire et Son Excellence se

frotta de nouveau les mains avant d'avalier un autre doigt de salive. Il alluma une cigarette pour paraître plus mâle.

— Je vous ai vu à la télé, dit Chaidana, et votre physique m'a donné ces idées-là.

Son Excellence faillit en tomber. Il n'en croyait pas ses longues oreilles. Il avala une bouffée de fumée qui le fit tousser comme un octogénaire.

— Comment dit mademoiselle ?

Chaidana répéta la même phrase. Son Excellence n'avait jamais pensé que ses attitudes à la télé, cette mâle véhémence avec laquelle il vantait le Guide Providentiel, ces mots de tous les jours, ces gestes nationaux, cette conviction artificielle, cet écrasement de verbes eussent un quelconque effet sur la mystérieuse terre du sexe d'en face. Il se rappela vaguement sa dernière intervention à Télé-Yourma : c'était après le meeting manqué, peu avant le ramassage. Il avait parlé en termes de guerre. Ce n'était peut-être pas cette fois-là. Il pensa aux autres fois et en devint presque malheureux car, pour la première fois qu'il osait se retenir, il ne vit que cette décevante silhouette d'un homme de haine, un homme au cœur affamé d'intrigues, il vit quelque chose comme une ordure humaine, une forme dont l'intérieur restait méchamment inhumain. Il pensa à toutes les fois, aucune d'elles... A moins que les femmes, avec leurs yeux-là qui ne voient pas ce que voient les yeux de tout le monde, avec leurs oreilles-là qui n'entendent pas ce qu'entendent les oreilles de tout le monde... Puis il pensa